

les petits Schneiderlein allemands ; celui-là, quand il veut, lance le tonnerre et fronce le sourcil à la façon de Jupiter, de manière à faire trembler toutes les montagnes de la Forêt-Noire et tous les régiments autrichiens, *totam... regiam*, comme dans la fable de Phèdre qui nous amusa tant lorsque nous étions gamins. Mais aussi, lorsqu'il veut, ce monarque débonnaire, retenir ses foudres, comme il nous rassérène l'horizon ; ne dirait-on pas qu'il porte sur la tête le joyeux et puissant soleil dont les rayons réjouissent notre âme et éclairent le monde ? Rossini ! Quel a été mon étonnement de le rencontrer ici, l'autre jour. Il se promenait comme un simple mortel ; il avait caché son soleil sous un chapeau rond d'une rusticité charmante. Il me dit qu'il venait de Kissingen, en Bavière, où les eaux l'avaient salé comme un vieux jambon. Tout couvert de lauriers, aurait-t-on pu ajouter, sans la crainte des lieux-communs. Il m'avoua sans emphase qu'à Kissingen il allait tous les soirs au concert. Excellent homme, sublime et bon artiste, avoir tracé de sa main les étincellantes figures du *Barbier*, de *Guillaume Tell*, être le Raphaël de la musique et condescendre à encourager les barbouilleurs qui plâtrèrent de grisailles le ciel resplendissant du génie ! Car il faut l'avouer, quelque doués que soient les Allemands sous le rapport de la musique, le monde de Rossini n'est pas le leur. Au fait, il faut que chaque chose reste à sa place ; il est bon qu'en Allemagne on exécute la musique de Weber ou de Mendelssohn, et celle de Rossini en Italie, ou plutôt en France, dans cette capitale de la France qui comprend tant de choses diverses, et qui, par un prodige d'intelligence plus encore que de talent mécanique, a su s'identifier, à la fois, et Beethoven et Rossini.

Edouard DEGEORGE.

(La fin au prochain numéro).